

XYZ. La revue de la nouvelle

Une petite ville du Midi

Jacques Axtmeyer



Number 39, Fall 1994

Cas limite

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/4310ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (print)

1923-0907 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Axtmeyer, J. (1994). Une petite ville du Midi. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (39), 65–68.

UNE PETITE VILLE DU MIDI

JACQUES AXMEYER

Le chauffeur de taxi, un grand bonhomme aux cheveux blancs qui nous a chargés à la gare, nous conduit au centre ville, à la recherche d'un hôtel, ma femme, moi et mon fils, 13 ans, cheveux roux.

L'étoile d'or affiche en lettres rouges : « COMPLET ».

Le second hôtel, également *Étoile*, mais *bleue*, est fermé « pour cause de maladie »...

Dernière ressource : *L'auberge du midi* (Chambres pour voyageurs).

Nos bagages jetés devant le bâtiment, le chauffeur nous glisse entre les dents : « Y a rien d'autre ici, je vous laisse. Ça fait 113 francs. »

Je pousse la porte du restaurant plein de dîneurs, de fumée rose, de relents d'alcool.

Le patron m'annonce qu'il n'a plus rien à louer et ne peut plus servir de repas.

J'essaie de l'apitoyer : « Ma femme et mon fils, qui a 13 ans, attendent là sur le trottoir. »

Il sourit. Bon signe.

Attendant à l'auberge, un cinéma qui lui appartient ; il nous offre trois fauteuils.

J'accepte. Nous traînons les valises à travers la salle, jusqu'au fond, où une porte débouche sur le cinéma. Il est grand, garni de confortables sièges verts. L'écran, en forme de losange, est vert lui aussi. Une veilleuse.

Au premier rang, un vieux couple se prépare à dormir en s'enroulant dans des couvertures blanches. Ils nous jettent un regard oblique.

Nous nous installons à l'avant-dernier rang, lorsque arrivent une jolie jeune femme, accompagnée d'une fillette, toute de bleu vêtue, que mon garçon reluque avec insistance.

•
Je me réveille le premier. Il fait jour.

Les deux vieux bouclent leurs sacs de voyage. La mère et sa fille ont disparu.

Mon portefeuille, mon carnet de chèques, le sac à main de ma femme aussi, comme je le constate quelques minutes plus tard.

Je trouve le patron à la cuisine, lui raconte mon malheur. Il rit. « Ah, oui, elles sont parties ; une heure déjà, en Mercedes rouge. »

Je n'ose pas retourner auprès des miens. Ils dorment encore. En quittant l'hôtel, je tourne à gauche, puis encore à gauche. Personne...

Voilà une *Boucherie du Midi*: fermée pour cause de...

Un peu plus loin: *Épicerie du Midi*. Le rideau de fer baissé, rien dans la vitrine. Les maisons tout autour portes fermées, volets clos.

Dans une impasse: « Ici, animaux vivants ». Un grand magasin, porte vitrée à travers laquelle j'aperçois un grouillement de serpents: des rouges, des jaunes, des verts qui dansent autour d'un aquarium sans eau, où court dans tous les sens un lapin blanc, affolé.

Enfin, un *Garage du Midi*. Porte grande ouverte, pas une voiture à l'intérieur. À droite, un bureau. Un homme debout lit *Le Provençal*. Je le salue et lui raconte. Je désire porter plainte pour vol.

— Où est le Commissariat de police ?

— Té, mon pôvre, y en a pas.

— Et la Gendarmerie ?

— Non plus. Dans le temps, on avait un gendarme ; il est mort et n'a jamais été remplacé.

Moi :

— Auriez-vous un peu d'argent à m'avancer ?

Lui :

— Té, mon pôvre.

Et il sort de sa poche une bourse grisâtre, qui a dû être rouge dans le temps, l'ouvre et déverse son contenu sur la table : 85 centimes et un morceau de sucre emballé.

— Tout mon argent, je le donne à ma femme. Elle est partie au village faire des achats.

Devant ma mine déconfite :

— Allons au bistrot, à deux pas d'ici, peut-être...

Il me prend par le bras et m'entraîne à travers des ruelles tortueuses jusqu'au *Café du Midi*. Là, il bavarde avec le tenancier, en patois. Je ne comprends rien et me tiens à l'écart. Un monsieur, debout devant un lutrin, parle, un vieil appareil de téléphone à la main. Un jeune homme, attablé devant une chope de bière géante, s'approche et m'explique que c'est un fil direct et unique avec le PMU*.

Le garagiste revient : il n'a pas pu obtenir d'argent pour moi. Je désire passer un coup de fil à ma banque à PARIS.

— Où est la poste ?

— La Poste ? Fermée aujourd'hui, n'ouvre que demain.

— Il y a bien un téléphone quelque part, non ? À la mairie ?

— Eh, que non, elle ne fonctionne pas le matin.

— Et un particulier ?

— Ah, non, nulle part.

Je pense alors à ma femme et à mon fils, âgé de 13 ans. Mon brave compagnon m'emmène à présent chez son beau-frère, boulanger, qui, espère-t-il, pourra me dépanner. Nous traversons une place triangulaire avec au milieu une fontaine, puis nous enfilons des rues étroites. Enfin, *Boulangerie du Midi*.

Le patron, maigre, desséché par la chaleur du fourneau, échange quelques mots avec mon guide, me pousse par une porte ogivale dans une grande pièce, meublée d'une longue table rouge et d'un banc de la même couleur.

Je m'assieds ...

Mon sauveur ... revient seul. (L'autre a disparu.)

Il porte un gros paquet, enveloppé dans du papier kraft, le pose sur la table.

— Dedans vous avez tout pour vous sortir de cette putain de situation.

* Pari mutuel urbain ou pari sur les chevaux de course.

Il s'en va.

Je défais le colis qui n'est pas ficelé. À l'intérieur, trois pains carrés, trois immenses tartes et autant de boîtes de conserves de fraises au sirop dont une fuit, mais point d'argent que je voulais emprunter. Je voudrais remercier mon bienfaiteur et ne trouve qu'une seule porte au fond du couloir : « SORTIE ».

Alors je reviens sur mes pas, reballe le cadeau, sors, le portant à bout de bras. Au moins pourrai-je sustenter ma famille.

Dans la rue. Perdu. Où est l'hôtel ?

Une femme passe, un panier bleu à la main.

— Madame, madame, où est l'*Auberge du Midi* ?

Elle pointe l'index droit devant elle en souriant, puis disparaît.

Où ? Où ?

J'interroge une jeune fille en robe noire.

— Pouvez-vous ?...

— Non, je peux pas, et s'éloigne rapidement.

J'arrête un vieux bonhomme qui marche, appuyé sur une canne.

— Voulez-vous me dire où est l'*Auberge du Midi* ?

— Ah, vous cherchez chez Costal ? Sur la route de Roquefort.

Il s'évanouit. La route de Roquefort, c'est où ?

Au rez-de-chaussée d'une maison sans toit, une femme à la fenêtre promène un regard triste sur la rue.

— Madame, madame, je vous en supplie, aidez-moi.

Je déroule ma misère, raconte ma pénible aventure, ma femme, mon fils de 13 ans, la nuit sur les fauteuils, le vol.

Elle me toise, aboie :

— On me la fait pas. Une fois, un vagabond m'a extorqué 100 francs. « Pitié », qu'il a dit. Une heure plus tard, on l'a retrouvé ivre mort sur le parvis de la Maison de Dieu. Allez, déguerpissez !

Elle ferme brutalement sa fenêtre, accroche mon fardeau qui tombe à mes pieds. Le sirop s'écoule, toute la rue devient rouge, poisseuse...

XYZ